

DITES !

Ah ! Oui, je le veux bien, dites que vous m'aimez ;
Dites-le-moi dans une douce cantilène,
Comme l'hymne de l'oiseau que vous entendez ;
Comme son gazouillis dans le nid du grand chêne.

Ah ! Oui, je le veux bien, dites que vous m'aimez ;
Dites-le-moi dans une douce barcarolle,
Comme le parfum des fleurs que vous savourez,
Comme l'arome pénétrant de leur corolle.

Ah ! Oui, je le veux bien, dites que vous m'aimez ;
Mais, dites-le-moi dans un bien tendre ramage,
Comme la voix du ruisseau que vous écoutez,
Comme son chant doux et plaintif sur le rivage.

Ah ! Oui, je le veux bien, dites que vous m'aimez ;
Dites-le-moi dans une douce mélodie,
Comme les pleurs de la rosée que vous cherchez,
Dans le calice embaumé des fleurs endormies.

Ah ! Oui, je le veux bien, dites que vous m'aimez ;
Mais, dites-le-moi par une douce romance,
Comme l'image du bonheur que vous rêvez,
Comme sa chanson, toute pleine d'espérance.

Ah ! Oui, je le veux bien, dites que vous m'aimez ;
Mais, dites-le-moi dans une douce complainte,
Comme la voix des pleurs que parfois vous versez,
Comme leur doux murmure et leur suave plainte.

Laurette de Vialmont

UN PEU DE SPORT POUR RIRE

A. M. A.-C. Harwood.

Vous venez de partir, mon ami, juste à l'heure où s'en vont les derniers oiseaux. Comme eux, vous nous arrivez aux premières lueurs du printemps, gâté, dès votre retour, par mille subtilités : de ces riens et de ces parfums de roses auxquels nous nous habituons tant et si bien, qu'en octobre vous reparez de partir, alors que les eaux deviennent moins riantes et nos parterres moins fleuris.

Vous désertez nos foyers aussitôt que le coin du feu s'allume ou quand la cheminée pétillie, et ce serait le temps où vous devriez, pourtant, vous distraire de nos chansons favorites.

Ne savez-vous pas que l'automne est la saison des feux de joie, l'épilogue d'un beau roman d'été dont nous aimons à remettre en scène les personnes et à relire les passages soulignés ?... Tant pis pour vous si vous n'avez jamais essayé de vous souvenir ainsi ! Vaudreuil pour ses habitués, a des charmes de prestige qu'il refuse à ceux qui le quittent sans regret. Pour vous, c'est la ville avec ses banquets, ses festivals, ses plaisirs à mon avis trop bruyants, et je ne songe pas, comme mes sœurs, à vous en faire des reproches : tant de choses nous attirent là où nous savons être heureux ! Seulement, je voudrais que vous regrettiez les coquettes flirtations que vous égayez si facilement et si bien, voire même un peu de nos grises journées d'été présent et... l'amie d'avril à laquelle vous étiez revenu.

Pourquoi n'irions-nous pas encore, tous deux, du côté de l'île, au rivage voisin ? Nous n'aurions qu'à franchir les cascades raillieuses sur le pont qui couvre totalement leur abîme. Vous vous moqueriez à votre aise de mes airs de sévérité ; je vous taquinerais un peu moi-même, et nous ririons l'un et l'autre de nos aventures et de nos dangers. Mais... il ne reste plus de printemps dans nos bois sombres et froids ! Rien n'y murmure, rien n'y chante et si, comme on me l'a dit, vous aimez la chasse aux pigeons (! !), je ne me soucie guère de rester une heure ou deux à viser les moineaux pour l'unique plaisir d'entendre éclater la poudre, sans qu'aucun gibier s'abatte quelque part, avec le plomb dans l'aile.

Admettons que le sport a plus de poésie ! Et puisqu'il n'y a ni lièvre, ni lapin, essayons de surprendre quelques secrets, autour de l'antique "Moulin des Oiseaux". Les bonnes vieilles fées qui dorment indubitablement sous la hutte, s'éveilleront, sans doute, au bruit de nos gaietés, elles qui rêvent depuis si

longtemps pour nous ces éternels enchantements qui ne viennent jamais... Et, pourtant, si notre témérité allait nous être préjudiciable ! N'effarouchons point alors, les légères ailes qui bercent leur sommeil ! Notre bonheur est peut-être là, tout près, qui s'envolerait aussi ! Quittons au plus tôt ces ruines et leur légende et, plus tard, si rien de magique n'entre dans notre destinée, nous pourrions nous flatter d'avoir un jour frôlé de près, sinon nos illusions réalisées, au moins l'envers du voile épais qui couvre l'avenir.

Oh ! c'est si peu cela encore, n'est-ce pas, de savoir l'idéal aimé en arrière du rideau, quand au lever une brume opaque nous enveloppe—tel en un matin d'automne—aveuglant ainsi nos anxieuses et affectives confidences !...

Maintenant, sautons en selle, pour couper court à ces réflexions intempestives. Il ne s'agit pas de faire trop de philosophie, car, en cette turbulente "fin-de-siècle," il ne sied pas, il me semble, d'initier le sérieux à aucun genre de sport. D'ailleurs, poursuivons gaiement notre route, puisqu'à notre âge on fait peur au souci. Nos chevaux trotteront prestement jusqu'au manoir où nous causerons de vos nobles ancêtres ; vous chanterez "Musette" aux harmonies de la vague et des vents. J'écouterai jaser les échos malicieux et bavards, et ensemble, nous irons aux kiosques, crayonner notre nom à la suite de l'incohérente ribambelle d'initiales où chaque visiteur aimait autrefois à divulguer un peu de ses espérances, en y mêlant tacitement si vous le voulez, soit la tendresse exquise de l'épilogue, soit l'ironie jalouse d'un amour incompris ou vengeur...

Enfin ! comme il fait froid et que je tremble sans vouloir avouer que je suis transi, nous rentrerons chez moi.

Tandis que l'on nous préparera un thé réconfortant, vous fumerez un de vos meilleurs cigares et j'essaierai... d'allumer ma cigarette. Si toutefois la fumée incommodait certains délicats préjugés des aimables lectrices, je solliciterais leur généreux pardon et continuerais, ne leur déplaise, le plaisir d'un premier essai de sport en votre compagnie.

"Honni soit qui mal y pense !"

Lucien des Bois

Vaudreuil, décembre 1899.

BIBLIOGRAPHIE

Le *Paris-Hachette*, indispensable à tous ceux qui habitent Paris, ne rend pas de moins grands services aux personnes qui habitent la province ou l'étranger. Les communications avec Paris sont constantes. A chaque instant, on a besoin d'un renseignement, d'un nom, d'une adresse.

Jusqu'ici, il fallait recourir à des publications spéciales, souvent difficiles, toujours coûteuses à se procurer.

Paris-Hachette a réalisé le rêve de l'*Annuaire Unique* qui n'existait plus.

Il a créé l'*Annuaire Idéal* qui résume en un volume léger, de format maniable, d'un extrême bon marché, les besoins de tous, les renseignements que chacun, sans distinction de profession ni de catégorie sociale, à l'occasion incessante de rechercher.

Paris-Hachette comprend maintenant cinq parties groupées de manière à permettre au lecteur de choisir celles qui lui rendront le mieux les services qu'il attend.

Paris-Hachette est publié en trois éditions ; la première comprend les Adresses des gens du Monde et des personnes exerçant une profession libérale (3 fr. 75) ; la deuxième est celle de l'Industrie et du Commerce (5 fr.) ; la troisième—l'édition complète (10 fr.)—comprend un Dictionnaire illustré de renseignements usuels contenant plus de 480 articles et plus de 800 portraits, 465,000 noms avec adresses, 20,000 nos d'abonnés au téléphone, 1,100 portraits, 100 illustrations diverses, et un grand plan de Paris divisé en carrés.

ÉCHEC COMPLET

Nous étions quatre garnements, de quinze à seize ans, qui n'étions jamais aussi fiers de nos personnes que lorsque nous avions réussi, d'une façon ou d'une autre, à jouer quelque bon tour de notre cru à nos amis les campagnards des alentours.

Connaissant l'esprit superstitieux qui était le fond de caractère du plus grand nombre, pour ne pas dire de tous, c'était surtout la nuit qu'il nous plaisait de faire nos sorties intéressantes.

Parfois l'un jouait la Bête-Blanche, animal mystérieux qui tient le record parmi les animaux de ce genre, dans le pays de Pipriac.

Recouvert d'un drap d'une blancheur plus ou moins immaculée, il allait simplement s'adosser, par une nuit bien noire, contre un arbre ou un talus, dans un endroit où il savait que tel ou tel bon fermier aurait à passer pour rentrer chez lui. Les trois autres dissimulés derrière les broussailles "se payaient silencieusement" de la tête du brave paysan ou poussaient quelques cris lugubres pour l'effrayer davantage. Bien rarement celui-ci s'aventurait-il à passer trop près de la forme étrange se dressant immobile au bord du chemin.

Pour comble de plaisir, quelquefois nous nous rendions bras dessus bras dessous chez celui-là même à qui nous avions donné la "frousse," et nous jubillions de l'entendre raconter à sa maisonnée l'aventure terrifiante qui lui était arrivée.

—Ah ! mes gars, j'avais dit que l'on cousin (le démon) rôde de nos côtés c'te neu. Ya pas pus d'cinq minutes que j'l'ons rencontré à la barrière du d'maine de l'tang, déguisé en bête blanche. J'avais caché pas qu'j'ons eu pou, à preuve qu'j'en sommes core tout tremblant.

Alors l'un de nous mettait son mot :

—Mais nous avons pourtant passé par là aussi et nous n'avons rien vu... Comment expliquer ça ?

—Ma fa, j'peux pas vous l'dire, ma. J'sommes tout comme ben sûr que j'l'ons vu, aussi sûr que j'avais vu là.

Une fois cependant ce fut nous qui eûmes peur ! Celui que nous attendions cette nuit-là était un solide gaillard de vingt-cinq à trente ans que rien jusqu'alors n'avait pu effrayer. Il se moquait même le plus souvent de ceux qui racontaient toutes ces histoires plus ou moins fantastiques de revenants et d'animaux mystérieux.

Notre amour propre—le dirai-je—se trouvant blessé de ne pouvoir venir à bout de son intelligence, nous résolûmes de mettre toutes nos batteries les meilleures en jeu et de frapper un grand coup.

L'un des quatre reçut en conséquence instruction de surveiller notre homme et de venir avertir les trois autres dès qu'il serait certain d'avoir trouvé une bonne occasion pour jouer notre atout.

Un vendredi soir, et qui plus est, un treize, notre camarade vint nous avertir que notre victime, parti pour une de ses "bonnes amies" du côté de la Chénais, rentrerait probablement exceptionnellement tard ce soir-là. La nuit s'annonçait devoir être très noire : pas de lune ; de gros nuages noirs et menaçants montaient incessamment de l'est, rendant l'obscurité plus opaque tandis qu'un vent frais, soufflant en tempête, tordait convulsivement les arbres de chaque côté de la route.

L'occasion ne nous parut pas pouvoir être mieux choisie. Aussi décidâmes-nous sur le champ d'aller nous poster à un certain endroit de la route que notre individu devait suivre, où se trouvaient deux hauts peupliers se faisant face, des deux côtés du chemin.

Puis comme nous nous défions pas mal de notre homme, nous agîmes de façon à pouvoir nous en tirer sains et saufs, au cas où notre "truc" ne prendrait pas.

Nous nous étions munis de draps blancs, comme c'était notre habitude dans chacune de nos expéditions nocturnes. Avec ces draps nous entourâmes les troncs des peupliers de façon à simuler deux magnifiques fantômes, ayant soin de façonner deux bras étendus au moyen de deux bâtons à chaque arbre.